



Chapelle des Buis – Besançon

Dimanche 6 septembre 2026



Mesdames et Messieurs en vos différentes grades et qualités,

Le 7 octobre 1943, lors du pèlerinage de Notre-Dame des Buis, Mgr Dubourg annonce la terrible nouvelle de l'arrestation par la Gestapo, la veille, de l'abbé Bourgeois. L'émotion est considérable.

Besançon occupe durant la guerre une position singulière. Préfecture, siège archiépiscopal, ville universitaire, hospitalière et militaire, elle concentre des administrations, des casernes, des établissements scolaires et des institutions religieuses. Dans ce contexte, l'hôpital, les presbytères et les mouvements de jeunesse constituent un alibi en trompe l'œil pour mieux dissimuler des activités clandestines.

À l'image de l'ensemble de la société, le catholicisme français est alors traversé de tensions. Au début une partie de la hiérarchie accueille favorablement la Révolution nationale, le discours moral de Vichy et la figure du maréchal Pétain. Mais, dans le même temps, des catholiques refusent très tôt le racisme, l'antisémitisme d'État, la collaboration.

Ces derniers placent la protection des personnes et la liberté de conscience au-dessus de la discipline politique, imprégnés qu'ils sont par les traditions du catholicisme social, par l'expérience de l'Action catholique, par une théologie de la personne qui interdit de réduire l'être humain à sa race ou à son utilité sociale.

D'emblée il ressort que la Résistance chrétienne comtoise ne fut pas seulement une Résistance des armes. Elle fut d'abord une Résistance de la conscience. Ainsi, à Montbéliard, l'abbé Flory dénonce-t-il la honte d'une France asservie et la violence de l'ordre nazi. Sa cure devient un lieu d'activités secrètes avec la production de faux papiers, l'hébergement de clandestins, les passages vers la Suisse. À Noël 1942, il fait porter l'étoile jaune à l'Enfant Jésus de la crèche. Ce faisant, il place le Christ du côté des persécutés et rend visible, au cœur de la liturgie, l'incompatibilité entre le christianisme et la persécution antisémite.

Avant d'armer des réseaux, le père Flory avait armé des consciences. Robert Bourgeois le remercie d'ailleurs expressément dans son testament spirituel.

C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'engagement de l'abbé Robert Bourgeois et celui de sœur Marcelle Baverez. L'un éduque et forme. L'autre soigne et soulage. Tous les deux accompagnent autrui. Chez eux, la défense de la personne humaine finit par rendre impossible l'obéissance aux prescriptions de l'occupant et de ses tristes affidés. Ne pas agir serait consentir.

L'éducateur, d'un côté, la soignante, de l'autre sont souvent en contact sans pour autant relever d'une organisation unique ni d'une chaîne de commandement continue. Ils mettent au service de la résistance toute une infrastructure.

Marcelle BAVEREZ naît à Besançon en 1899. Elle y étudie au lycée Pasteur. À seize ans, elle prépare le brevet supérieur chez les Sœurs de la Charité. Elle prononce, en 1920, ses vœux chez les religieuses hospitalières. Après plusieurs affectations, elle regagne l'hôpital Saint-Jacques où, à partir de 1940, elle dirige la pharmacie. Profondément altruiste et pleine d'empathie pour autrui, elle entre en Résistance. Clandestinement, elle aide à l'évasion de prisonniers et de blessés. L'hôpital Saint-Jacques a été l'un des foyers actifs de la résistance bisontine sous l'autorité bienveillante de la mère supérieure Vieillard.

En 1943, sœur BAVEREZ, en contact avec notamment l'abbé Bourgeois, coopère avec un réseau de renseignement polonais, le réseau F2, dont elle devient chef de secteur sous le pseudonyme de "Berthe". Elle y fait fonction d'agent de renseignement tout en aidant les blessés et les évadés.

Dénoncée, elle est arrêtée le 10 août 1943 et incarcérée à la Butte, à l'isolement. Torturée par la Gestapo, à l'hôtel de Clévans, elle ne parlera pas. Transférée à Dijon, puis à Compiègne, elle est déportée, en février 1944, à Ravensbrück. Infirmière au Revier, elle force l'admiration pour son engagement aux côtés de ceux qui souffrent. Elle y contracte la typhoïde et décède d'une méningite, le 1er novembre 1944, à l'âge de quarante-cinq ans.

Robert Célestin Marius BOURGEOIS naît à Besançon le 19 avril 1910. Prêtre, professeur puis directeur au grand séminaire, aumônier des étudiants et proche de la Jeunesse Etudiante Chrétienne, il conjugue culture, autorité pédagogique et expérience militaire. Officier pendant la campagne de 1939-1940, il connaît la discipline, le commandement.

Un texte de 1940 lui attribue cette protestation : « La croix gammée triomphe ; mon Dieu, est-ce vrai ? Non, non, ce n'est pas fini... On peut encore se battre. Bientôt nous nous battons. » Clairement, pour le père Bourgeois, la défaite militaire ne doit pas devenir une abdication de la conscience synonyme de servitude et de négation de l'humain.

Son ministère auprès des étudiants, séminaristes, scouts, guides et militants de la Jeunesse Etudiante Chrétienne fournit des sociabilités précieuses. L'abbé Bourgeois a d'abord formé ces jeunes au discernement, au service et à la responsabilité personnelle. Son action est aussi déterminante que courageuse quand il faut héberger, transmettre, renseigner, ravitailler et soutenir les familles des prisonniers.

Durant l'été 1943, alors que les arrestations se multiplient à Besançon, ses proches lui conseillent la prudence voire le renoncement. Mais, l'abbé estime que ses engagements l'obligent à demeurer auprès des siens. Sa présence devient elle-même un acte de fidélité. L'inéluctable arrive : il est arrêté par la Gestapo le 6 octobre 1943.

Il est emprisonné à la Butte. D'abord tenu au secret, il reçoit ensuite quelques livres, des colis et un petit autel portatif. Des billets dissimulés par sa tante, dans le double fond d'une bouteille, maintiennent un fragile lien avec l'extérieur, jusqu'à leur découverte par la Gestapo.

Après Dijon et Compiègne vient l'effroyable voyage vers Buchenwald. Cinq jours et cinq nuits dans un wagon où une centaine d'hommes, privés d'air et d'eau, sont entassés. À l'arrivée, sa soutane attire sur lui les violences des SS.

Au block 62, responsable de quarante-huit hommes, il partage équitablement les maigres rations, se sert le dernier et retranche de sa propre part pour les plus faibles. Interprète, écrivain public, conteur et consolateur, il recrée un peu de fraternité au cœur de l'univers concentrationnaire.

Transféré à Dora et condamné aux travaux épuisants du complexe souterrain des V1 et V2, il est bientôt terrassé par une pneumonie. Privé de soins, renvoyé au chantier malgré son état, il succombe en avril 1944.

Ces deux grandes figures comtoises ont incarné cet aphorisme de cette autre grande dame de la Résistance, Geneviève Anthonioz De Gaulle, cette infatigable militante des droits de l'homme et de la lutte contre la pauvreté, qui repose aujourd'hui au Panthéon : « Quand on est touché par le mal absolu, la seule réponse est la fraternité » !

Gardons-nous donc d'une histoire désincarnée, figée dans le marbre de nos monuments. Les résistants ne furent pas des héros de légende, étrangers à notre commune humanité. Ils furent, le plus souvent, des femmes et des hommes ordinaires qui accomplirent un jour ce choix extraordinaire, celui de ne pas se taire, de désobéir à l'injustice et de croire que la dignité humaine valait davantage que leur propre peur, que leur propre vie !

Avec Marcelle Baverez et Robert Bourgeois, l'engagement fut porté jusqu'à ses conséquences les plus exigeantes. Il ne fut plus question de principes proclamés à l'abri du danger, de grandes spéculations intellectuelles, mais de ce rendez-vous ultime avec soi-même, avec ce que l'on croit véritablement et avec la mort.

Lorsque tout leur fut retiré, il leur resta pourtant l'essentiel : la liberté de ne pas consentir et cette foi chevillée au corps en la défense de la dignité humaine, celle de reconnaître en chaque être un frère au-delà de ses différences.

Marcelle Baverez et Robert Bourgeois avaient placé l'homme au centre de toute chose. À notre tour, soyons dignes de leur héritage, de leur espérance et de cet immense acte de foi en l'Homme.

Jean-Michel Blanchot,

dimanche 6 septembre 2026.